

«la devise qui devrait guider la vie de toute philosophie de la nature est : «cherche la simplicité et méfie toi d'elle.» Tant que le processus d'abstraction, ces gestes ou opérations que nous avons mentionnés, sont maintenus vivants, évalués à l'aune de ce qu'ils permettent, il n'y a aucune raison de les remettre en question. Mais dès que l'abstraction est réifiée, au lieu d'être un outil elle est décrite comme «le réel», fondement d'une métaphysique, c'est alors que les faux problèmes prennent le dessus

sur l'expérience, faisant «à chaque fois violence à cette expérience immédiate que nous exprimons dans nos actions, nos espoirs, nos sympathies, nos buts, et que nous vivons même si les mots nous manquent pour en faire l'analyse»»

Didier Debaise, L'appât des possibles, reprise de Whitehead, 2015, p43

Parktologie générale

Parktotes et parktologie

introduction

Le mot «chose» a ceci d'intéressant qu'il est utile pour désigner beaucoup de notions que l'on a du mal à définir. Mot-outil, fourre-tout, ou encore qui sert de pansement : une chose, c'est plus qu'un objet au sens large : c'est quelque chose (!) qui ne mérite pas suffisamment d'attention pour qu'on le nomme en tant que tel. L'expression de l'inanimé dans le vague, une généralité dont la précision sera sous-entendue ou directement comprise par celui à qui est destiné le message. Un élément qui peut tout aussi bien se vouloir matériel et exhaustif qu'immatériel et indéfinissable. Une ambivalence à la fois séduisante et déjà trop marquée. Le mot chose, unité de mesure, étalon, et point de référence du monde concret, est également le «par défaut» de l'échelle humaine. Un atome, ça n'est pas une chose. Un animal non plus. Dans le sens commun, pourquoi pas une plante. Ainsi il est à la fois englobant et excluant voir péjoratif. en qu'intéressant, ne convenait pas pour mon projet de part sa nature parfois excluante et péjorative.

«Je me sens toute chose.»

Le mot «entité» se place presque en opposition avec «chose». Entité, c'est ce qui est essence, pour-soi ou essence-de-quelque chose. L'entité est esclave de son immatérialité : elle est désincarnée, presque sans racines. Qu'elle définisse les êtres de raison, ou ce qui est réel mais uniquement représentable par une image, ou un concept, son comportement lexical est encore trop rigide et connoté pour convenir. Encore une fois, utilisé dans le sens commun, il peut servir à définir certaines «choses» mais réfère à leur existence conceptuelle plutôt que matérielle.

C'est l'un ou l'autre.

L'agent, lui aussi, était intéressant, mais s'oppose au patient. Il est acteur et mobilise, mais il va agir-sur. Son rôle est déterminé et lui même est un déterminant. Le patient, lui, subit, et est lui est tributaire : pas de patient sans agent. Il va également être producteur de phénomènes, et ce rôle scénaristique l'empêche d'endosser, justement, d'autres rôles. Pas d'agent qui ne produise pas, donc. Qui n'interagisse pas. Je crois que la notion d'interaction est omniprésente dans mon idée, mais cela reste une exclusion. Sait-on jamais, il sera peut-être possible de trouver un concept isolé, une idée perdue et cachée au fond de l'esprit de celui qui la produit, dont même son imagineur ne saura de quoi il est question.

En pensant au mot Doppelgänger, double ou miroir du vivant, j'essaye de traduire uniquement sa deuxième partie. «gänger» signifie «fois» en norvégien, ou Gänger ("goer"), «aller» en allemand. Double marcheur, spectateur, des notions intéressantes mais le «double» empêche le «triple». Le doppelgänger, dans les mythologies nordique, donne une impression trop facétieuse et reléguée au rang de «copie» du vivant. Je ne saurais démêler la connotation que j'en ai grâce (ou à cause) de mes propres références et connaissance à leur propos, mais l'idée même de copie la place en-deça de ce qu'elle imite. On retrouve ici une idée de reproduction moindre qu'il y a trop souvent dans notre manière d'appréhender la fiction ou le réel.

Un nouveau mot était nécessaire, un nouveau concept ou idée qui pourrait agir comme un receptacle. Pouvoir abriter en son sein aussi bien les choses que les entités,

παρκτος parktos la coopération

ανυπαρκτος anyparktos inexistant

les phénomènes comme les consciences, se débarrasser de cette spatialisation statique qu'ont normalement pour rôle les noms et les mots eux-même : le processus même de la parole, de l'écriture et du langage représente le monde à un moment donné pour celui qui les verbalise : c'est le principe même de l'expression.

Je ne saurais plus dire quel cheminement exact j'ai suivi dans mes recherches pour tomber sur le terme en grec ancien, ανυπαρκτος, anyparktos, qui signifierait quelque chose entre irréel, imaginaire, et inexistant. Après une première amputation du préfixe any-, et quelques transcriptions hasardeuses, j'ai pu tomber sur παρκτος, parktos, et sa significitation : «la coopération». On passe d'un adjectif à un nom qui renvoie au partage, à l'être-avec, la mise en commun, une attitude. Dans cette idée d'attitude, on retrouve quelque chose de fluent et surtout de volontaire : c'est un comportement, une direction plutôt qu'un état de fait ou une analyse. L'action de nommer contextualise. Le point de vue du nommeur est forcé sur le nommé. Heureusement, le nommé est rarement concerné ou du moins n'a pas son mot à dire. Du prénom que l'on nous donne à la naissance aux noms que l'on nous enseigne pour parler du monde, cette action a forgé notre regard et notre manière de penser tout autant qu'elle en découle. Impossible de s'en émanciper, donc.

Le mot parktos, est encore un nom, mais impliquant l'évolution et l'initiative, un mouvement relationnel et imbriqué avec le reste. Il me paraissait comme receptacle approprié au concept d'être potentiel que je recherchait, mais trop rigide encore dans son statut de nom commun. Le suffixe -ote, qui sert à former

les gentilés, des dérivés de noms propres indiquant l'appartenance et l'habitat au sein des localités induites par ces noms était l'élément à lui rajouter afin de lui octroyer l'ambivalence recherchée : Le parktote, de parktos et de -ote, est à la fois un nom, à la fois un gentilé, un habitant de ce mouvement et cette attitude qu'est la coopération, possiblement l'antonyme d'inexistant, et dont la sonorité renvoie à tous ces astronautes, internautes, et autres navigateurs, les «nautès» grecs. (ναύτης).

Ce que j'ai figé avec «parktote» n'est certainement pas assez précis pour en tirer une définition claire. Aussi, la question «qu'est-ce qu'un parktote» est à prendre dans un autre sens : «qu'est-ce que peut-être un parktote?» Plus qu'une règle, il est à envisager comme une inconnue à éluder dans une équation, une inconnue qui peut à la fois être un entier et une autre formule, d'autres inconnues divisibles, divisées, multipliées, exponantialisées. Le parktote est en creux, et peut accueillir, abriter en son sein tout ce qui sera nécessaire. C'est un hôte, un dynamiseur, un recontextualiseur, un point de pivot, un receptacle, à l'intérieur du quel il est possible d'envisager les choses, les entités, les personnages, les fictifs, les virtuels et les potentiels, les agents, les concepts, les idées, les phénomènes, les processus et même les noumènes. Tout autant que hôte, il a également cette idée d'unité. Il est tout autant qu'il abrite et qu'il contient. La définition du parktote pourrait être «*existant, considéré-par (un autre parktote), ici, là, avec les autres existants.*» J'avais besoin d'un nouveau mot, entier, vierge, au sein duquel on puisse mettre les choses, les gens, les plantes, les cellules, les ensembles, les écosystèmes, les logiciels,

les superhéros, les objets techniques, les oeuvres d'art, les doudous... Toutes les entités, tout les parktotes possibles. Il ne faut, pour moi, pas tant se demander ce qu'est un parktote, mais plutôt ce qu'il peut être, ce qu'il pourrait être.

La terminaison de la parktologie m'a beaucoup ennuyée. Au début, le «-dexe», ou encore «-lexe», le rapport au glossaire, au mot me permettait de m'y référer dans mes notes personnelles. Mais alors que j'envisageais la création d'un système entier, que j'élargissais mon champ de recherche, cette terminaison est devenue obsolète et j'ai longuement hésiter entre -logie et -gonie.

Qu'est-ce qu'une cosmogonie? Il y en a une infinité. Au sens large, on l'entend comme la théorie expliquant la formation de l'Univers, de certains objets célestes. Mais personnellement, chaque individu compose sa propre cosmogonie en pensant, en réfléchissant. Certains l'ont théorisé, pour d'autres, il s'agit de leur rapport très personnel et intime au monde. Cosmogonie vient de κόσμος, kósmos (« monde ») et γόνος, gónos (« procréation »). Gonos comme gonade. La notion de parentalité est pourtant orpheline si la cosmogonie est envisagée au sens large. Tandis que la notion de monde, le cosmos, peut déjà être considérée dans ce cas comme une cosmogonie : parler d'un monde, c'est déjà le faire, le déterminer, le définir. A la manière du mot «chose», le mot monde devient analogue à une private-joke, propre à celui qui l'énonce. Le monde des choses, des phénomènes, mais le monde des abstractions scientifiques, des sciences sociales, de la politique... La dissonance des discours et l'imperméabilité entre ceux qui ne s'entendent pas découle souvent d'une point de

vue situé trop différent.

Mon envie et mon enjeu de créer quelque chose de cohérent, et de fonctionnel a finalement pris le pas sur le reste : le parktote s'est vu attribué de sa parktologie, dans un souci de rigueur plus que de quelconque scientisme ou volonté de reproductibilité d'une méthodologie existante.

Cette parktologie arrive donc comme un outil, qui se définit par son usage et son expérimentation. De fait, elle ne peut répondre à des questions telles que «qu'est-ce que c'est» mais permet de tracer un cheminement d'existence, de considérer les parktotes à travers tous les déplacements auxquels ils sont sujets dans leur manière d'être considérés. Un parktote n'est jamais statique, et pourtant il est toujours envisagé dans un moment donné par l'observateur, le contextualisateur. Que cet observateur le pense ou l'observe, il le considère à travers ses moyens d'appréhender les choses et donc le déplace à travers le prisme de sa propre existence. Je propose donc, avec la parktologie, un outil permettant de dessiner ces déplacements, qu'ils soient factuels et d'ordre représentatifs ou tout simplement perceptifs, et de pouvoir ainsi en quelques mots ou quelques opérations être capable de saisir l'existence des parktotes d'une manière plurielle et multilocalisée : où est-il maintenant ? D'où vient-il ? Où sera-t-il à la fin de l'analyse ? Est-il représentatif d'autre chose, va-t-il puiser ailleurs pour exister ici?

Considérer la subjectivité de l'observateur est donc un des points central de la parktologie. L'objectivité, qu'elle se veuille ou non scientifique me paraît trop excluante. C'est aux subjectivités d'endosser la responsabilité de

l'empathie, de l'ouverture et de l'inclusion.

L'interdépendance, l'hyperconnectivité, le symbiotisme et la coopération constante entre tous les agents, que nous connaissons ou non, me semble difficile, voire impossible à imaginer à l'échelle de notre esprit. Plutôt donc que de chercher à représenter ces milles-et-unes relations tentaculaires, j'ai choisi de réfléchir à un système qui se dessine en fonction des contextes, notamment les contextes d'observations. La parktologie est également mouvante et tente de dépeindre les processus majeurs d'échanges, de glissements, de mutations, de transformation et de déplacement qui s'opèrent constamment entre ces différents contextes établis par ceux qui cherchent à observer les choses.

Les contextes dont il est question dans la parktologie sont appelés parktomes, et peuvent être envisagés comme les tomes d'un livre. Un parktome désigne une famille, un ensemble, un récit, un habitat au sein duquel évoluent des parktotes. Dès lors qu'ils font partie du même parktome par des liens sociaux, d'appartenance, des rapports évolutifs, d'appropriation, de création, de complexualisation (nous y reviendrons), ils prennent le même gentilé : le nom du parktome qu'ils habitent et au sein duquel ils évoluent, + le suffixe *zoa*.

-*zoa*, ζωή, zôé, Vie, existence / Temps de vie,
déverbal de ζάω, záō, Vivre / Soutenir sa vie / (Figuré)
Être dans toute sa force en parlant de choses.

Chacun de ses parktomes est donc défini du point de vue du contextualisateur et sont des concepts personnels et subjectifs. Plus ils sont précis, plus ils

sont subjectifs, et les parktomes sont gigognes. Selon le degré de précision que l'on souhaite, on peut invoquer des parktomes plus ou moins larges, plus ou moins systématiques, plus ou moins personnels. Ainsi, on peut se référer au biome pour parler d'un être vivant biologique, mais plus spécifiquement au biome de la forêt de haye si on considère un être au sein de son habitat donné, ou plus précisément au sein du groupe social duquel il fait partie selon les besoins.

De ce que je connais de la physique quantique, l'observation en termes quantique signifie que l'observateur a une influence sur l'observé. La mesure de la lumière affirme son statut, la fait passer d'une onde à une particule. Il y a conscience de la subjectivité de l'observateur et c'est ce que je cherche à recréer avec la parktologie : un système qui permet d'observer de manière située, et dont l'enjeu est de faire en sorte que depuis tout point de vue le système fonctionne.

Pour chercher à définir les différents parktotes, il m'a fallu commencer à les observer, et donc réfléchir et imaginer une méthodologie d'observation. Et de faire en sorte que le système et cette méthodologie ainsi construite soit suffisamment dilatée et fonctionnelle pour qu'elle puisse accueillir en son sein les nouveaux éléments au fur et à mesure de leur apparition.

Etant donné que les parktotes sont tous des parktotes, il me fallait des termes pour les distinguer plutôt que les différencier. Le mot genre me paraissait intéressant à utiliser et surtout à remettre en question, qu'il s'agisse de considérer sa définition en biologie «le genre est un rang taxinomique qui regroupe un ensemble d'espèces

ayant en commun plusieurs caractères similaires» comme en termes de sciences sociales : «le genre est un concept utilisé en sciences sociales pour désigner les différences non biologiques entre les femmes et les hommes.» un des échecs du mot «genre» est sa dualité, sa bipolarité en sciences sociales, mais je ne pouvais pas m'en détourner à cause de son sens en biologie. Pour des raisons également pédagogiques, j'ai donc choisi de conserver ce mot, mais d'établir des genres non-binaires, et surtout plusieurs genres qu'il faut conjuguer ensemble, intriqués les uns dans les autres et qui peuvent également se superposer et s'additionner plutôt que de s'opposer et de s'annuler. Et qui, surtout, pouvaient aussi bien s'appliquer à l'être humain, à l'ensemble du vivant au sens biologique, mais aussi au non-humain, aux bactéries, et au non-vivant : concepts, virtuels, idées, personnages, objets... En parktologie, le mot genre n'a donc rien à voir avec un féminin ou un masculin.

J'ai donc commencé à distinguer plusieurs approches possibles des parktotes. Une approche déductive, où l'on considère ce qui pourrait être analogues à des faits : la place et le positionnement des parktotes au moment de l'observation, et son origine, son positionnement antérieur : la tomie (les parktomes) et la topie (les topes, l'origine). Une approche spéculative pourrait projeter la future place du parktote, tandis qu'une approche affective va définir ce qu'on peut repérer du parktote via l'observation de surface et établir des genres. Engéologie, pour décrire les phénomènes comme l'écoulement d'une rivière, on utilise deux catégories de paramètres : ce qui est allocyclique, qui vient de l'extérieur comme le relief et la topographie, et ce qui est autocyclique,

qui vient de l'intérieur : force du courant, viscosité... et en anthropologie, on distingue deux types d'approche : l'approche étique, de l'extérieur, du point de vue de l'observateur, et émique, de l'intérieur, du point de vue de l'objet. Envisager plusieurs types d'approches en assumant l'observation depuis un contexte situé pour la parktologie me paraît être le meilleur moyen d'éviter les écueils de l'affirmation excluante, de l'objectivité obtue. Rester dans le possible plutôt que d'imposer des visions et de tenter d'en faire des vérités : c'est une des optiques à travers laquelle j'élabore mon projet. Ainsi, ce n'est pas la finalité de chaque analyse parktologique qui est importante, mais les questions que ces analyses suscitent, les débats et les questionnements qui peuvent être soulevés pendant l'exercice. A plusieurs, les analyses parktologiques permettent de débattre et d'échanger avec d'autres, dont les points de vues sont forcément différents et peut-être de souligner des questions nouvelles ou des manières de voir qui n'avaient pas été envisagées ou réalisées : la pensée est diffractée plutôt qu'appliquée, imposée, retranscrite.

La parktologie est un système expérimental ainsi qu'un outil spéculatif : une méthodologie qui propose des tentatives d'analyse et de considération en s'inscrivant au sein du domaine de l'observation et de la subjectivité. Plutôt que de tenter de figer les choses dans un système volontairement objectif, elle permet de tenter les choses, de tracer le déplacement des parktotes d'une situation à une autre et de les considérer au sein d'un tryptique d'originotempolocalité, d'essence, d'existence et de fluence, de chercher à redéfinir une anthroponormativité dont on ne peut se défaire : plutôt que de tenter de tourner le dos à la matrice de notre

langage réflexif et analytique, il est peut-être possible de l'envisager de manière inclusive, de prendre en compte cette rigidité de contextualisation dont nous sommes peut-être forcés d'appliquer à travers la construction de notre esprit et de l'ouvrir aux possibilités à travers la prise de conscience de ce regard certain. La parktologie peut également être vue comme un exercice : en appliquant ses méthodes, des choses paraissent parfois incongrues et peuvent être fausses : il faut alors débattre, tenter de résoudre et d'approcher les problématiques alors posées avec ingéniosité. Cet exercice est également rétroactif et la consigne peut elle-même être la problématique. C'est pourquoi je propose la parktologie comme un outil et non comme une affirmation ou une solution : il est parfois nécessaire de bricoler ses propres outils pour les adapter à ce qui doit être outillé. Elle peut-être déformée au gré des besoins tant que ce qui en sort et ce qui en découle reste spéculatif et de l'ordre du potentiel. Elle ne peut être une injonction ou une affirmation. Bien que le présent est employé pendant les mises en pratique, la parktologie est spéculative et potentielle : elle explore et découvre plus qu'elle ne défriche. C'est un processus de recherche, une mécanique de débat, un outil de discussion. Elle propose des territoires possibles et fictifs, des découpes du monde qui sont à tester et expérimenter.

Affect, effect, infect ou confect

Trouver sa place parmi les *-choses* et son entourage, plutôt que de trouver la place des *-choses* autour de soi?

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k33374406/f11.image.texteImage>

Le mot *-chose* est excluant,

les *-entités* sont des abstractions

les *-agents* sont incombés par la responsabilité d'une activité constante et d'un rôle à jouer

Reconnecter son _émotionnel et le suivre comme un fil rouge à travers les enchevêtrements vertigineux qui forment le(s) les monde(s), éluder cette sensation de solitude nébuleuse au sein de l'hyperconnectique de tout ce qui fait notre réalité.

3 axes pour une analyse poétique

X-axis

Y-axis

Z-axis

La parktologie est donc une méthodologie d'analyse poétique qui doit être envisagée comme un outil pour débattre et converser plutôt qu'une abstraction pseudo-scientifique fermée et établie.

Elle doit être discutée autant que les sujets qu'elle analyse.

Après un premier système de découpe qui se déployait sur un seul et même plan (hardware, bioware, wetware, alienware) puis un second sur deux plans (la topotomie, une découpe locale et contextuelle, suivit d'une articulation genrée à combiner permettant de déterminer narrativité, dynamique, incarnation ou non, figuration...) Je propose maintenant un système d'analyse sur trois axes, permettant de rompre avec une localisation «simple» spatiotemporelle scientifique et d'articuler objectivité, subjectivité et fluidité/responsabilité en respectant une triple temporalité analogue à un passé, un présent et un futur.

J'ai choisi d'aborder l'analyse proposée à travers trois axes, à la manière d'une équation tridimensionnelle à résoudre. Les trois axes se combinent et sont à envisager de manière fluide, possiblement déplaçable, conditionnels les uns des autres.

X-axis

«Le dispositif est ainsi une construction, signée et datée, un artefact purement inventé dont la fonction est d'introduire une différence entre des manières d'attribuer l'explication du mouvement. Il n'y a là aucune observation directe, dont le dispositif reproduirait l'existence à une échelle différente, aucune généralisation d'un phénomène local qui y trouverait une amplification inédite. Le dispositif expérimental rompt avec toute relation directe de ressemblance, de conformité ou de reproduction. Il ne trouve nullement sa justification dans une expérience attestée qu'il rendrait simplement visible. La réussite du dispositif est à chercher ailleurs : le retrait de son auteur au profit du témoignage par le mouvement lui-même.»

Didier Debaise, L'appât des possibles, reprise de Whitehead, 2015

Les méthodologies scientifiques amènent souvent des concepts pragmatiques et extraient de leurs contextes, les parties du monde afin de les analyser, de les décortiquer et de faire apparaître certaines règles dont il sera questions dans la-dite science. Aussi précise que soit cette science, elle reste une abstraction qui ne doit pas être réifiée et prise pour la réalité. Cette manière de figer les choses, de les extraire pour en faire des faits est à mes yeux un moyen (incontournable cependant) de nous faire perdre pied avec la réalité, avec la nature telle que nous l'éprouvons, et de nous embrouiller dans ces multiples couches de raisonnements imbriqués les uns dans les autres dont nous sommes bien obligés de faire appel aux vulgarisations ou témoignages artefactuels pour en comprendre le sens.

«La science pourra considérer des réarrangements de plus en plus rapprochés les uns des autres ; elle fera croître ainsi le nombre de moments qu'elle isolera, mais toujours elle isolera des moments. (...) la science moderne, comme la science antique, procède selon la méthode cinématographique.»

Bergson, L'évolution créatrice, 2007.

Ce point de vue cinématographique scientifique met l'accent sur la «scene» analysée, analogue à une image de cinéma, à la succession des instantanés au sein de cette scène. Les éléments y sont isolés tant en tant que sujets, en tant qu'objets et également de manière temporelle. Le «présent» du moment est instancié à chaque seconde et s'accompagne systématiquement de son image antérieure et de son image image postérieure, de son origine et de l'hypothétique (pour le spectateur) image à venir. Un «moment» est donc isolé tout en étant compris entre d'autres moments qui font office de borne, qui sont lui-même tout autant qu'ils lui sont distincts.

«Dans l'ensemble, l'histoire de la philosophie étaye l'accusation bergsonnienne selon laquelle l'intellect humain «spatialise», c'est à dire tend à en ignorer la fluence et à l'analyser au moyen de catégories statiques. De fait, Bergson est allé plus loin : il a conçu cette tendance comme une nécessité inhérente à l'intellect. Je ne soucris pas à ce dernier reproche ; mais je tiens que la «spatialisation» est la voie la plus courte vers une philosophie claire et nette, s'exprimant dans un langage raisonnablement familier.»

Whitehead, Procès et réalité, essai de cosmologie, 1995

Ainsi, si cette spatialisation et ce fonctionnement en «clichés» ou en «instantanés» est propre à l'esprit

humain, je ne devais pas chercher à m'en émanciper forcément dans la conception de la parktologie. Imposer une gymnastique dans le mode même de raisonnement à l'esprit alors que la parktologie est déjà constituée de néologismes et de vocabulaire à intégrer n'aurait que peu servi. Egalement, l'enjeu de la parktologie est de faire réfléchir sur les processus même de cette dernière et employer au sein du système une des voies qu'elle tend à -accompagner me paraissait être un bon moyen de développer un point de vue critique. Néanmoins, reproduire simplement les processus scientifiques de spatialisation (localisation spatiotemporelle) n'aurait été pertinent et aurait simplement reproduit ou déplacé ce qui existe déjà. Ce critère de spatiolocalité est donc pris en compte mais uniquement au sein d'un premier axe d'analyse, l'axe X.

J'ai dans un premier temps été attirée par cette implacable efficacité de réduction scientifique des choses et j'ai commencé à dessiner une première carte, sorte de réactualisation des modes d'existences proposée par Etienne Souriau en 1943. Etienne Souriau établit une classification en fonction de l'intensité de l'existence des êtres, des plus fugaces aux plus intenses, brillants, présents. Selon Bruno Latour, *«les phénomènes d'abord, puis les « réiques » (y inclus les concepts et les âmes !), puis les « sollicitudinaires » (en fait les êtres de fiction), ensuite les virtuels avant d'aborder les « synaptiques» sont les différents modes présentés par Souriau.*¹ Ces différentes manières d'exister ont ça de particulier qu'elles s'instaurent dans l'existence. En existant à différents degrés d'intensité, elles opèrent également ce processus d'intensification à différents degrés, d'instauration. Ainsi, les choses

(réiques) se maintiennent dans l'existence, tandis qu'«On peut soutenir que l'existence phénoménique, c'est l'existence en patuité, l'existence à l'état lucide, splendide ou manifeste. La prétendue rencontre avec le phénomène serait alors le passage de l'existence obscure, à l'existence manifeste – un embrasement, une incandescence spirituelle de l'être...»²

Les êtres sollicitudinaires, de fiction, sont plus délicats à considérer : Ils dépendent de notre bon vouloir et de notre imagination pour s'instaurer dans l'existence.

« Il est inversement des entités fragiles et inconsistantes, et, par cette inconsistance, si différentes des corps qu'on peut hésiter à leur accorder une manière quelconque d'exister. Nous ne songeons pas ici aux âmes ; mais à tous ces fantômes, à ces chimères, à ces morganes que sont les représentés de l'imagination, les êtres de fiction. Y a-t-il pour eux un statut existentiel ? »³ Souriau les décrit comme syndoxiques. Il parle ici des êtres de fictions et non des êtres potentiels, des «virtuels» qui ne sont pas virtuel au sens où nous l'entendons maintenant, numériques. Les virtuels sont à entendre au sens contraire d'actuels. Ils n'existent pas (-encore) dans la réalité des choses réiques et on ne peut que les projeter, ils sont comme latents. On peut penser au chantier d'un pont, dont la base est déjà établie : on peut se figurer le pont tel qu'il sera une fois terminé, bien que celui-ci ne le soit pas encore.

« L'existence virtuelle est donc d'une extrême pureté, d'une extrême spiritualité. À certains égards, on pourrait la considérer comme une épuration de l'imaginaire, mais le virtuel garde toujours un caractère d'abaliété qui peut le dévaloriser tant soit peu ; il a besoin d'un point d'appui. C'est

2 Etienne Souriau, Les différents modes d'existence, 1943

3 Ibid.

1 Bruno Latour, Enquête sur les modes d'existence, 2014

même ce qui le constitue et le définit. Il est un conditionnement conditionné, suspendu à un fragment de réalité étranger à son être propre, et qui en est comme la formule évocatoire»

Ainsi, le virtuel serait le plus symbolique, le plus «tenu, labile et fugace» dont la projection nécessite un ancrage d'une première base au sein du monde réique des choses afin de penser son existence dans une continuité. Bien que cette notion ne soit pas liée au numérique, elle reste d'actualité par rapport à cet ancrage nécessaire et obligatoire : sans objet interfacique, écran et dispositif d'influence et de contrôle, pas d'accès aux mondes numériques, au Paratope. Ces interfaces sont les ectopraxes pour agir, et les épisyne pour recevoir. Chez Souriau, pas de double objet ni d'interface mais bel et bien une ancre, un point d'accroche, de référence, une fondation.

Cet axe X propose donc de *spatiotemporaliser* le parktote dont il est question, en le positionnant au sein d'une carte faisant office de relecture, d'inspiration des différents modes d'existence d'Etienne Souriau. J'ai choisi d'appeler cette spatiolocalisation la Topie. Le terme «localité» correspond plus au second axe - nous y viendrons - tandis que je me suis trouvée interpellée par le terme topical dans mes recherches. De signification proche, j'ai pu le croiser en mythologie. On dit d'une divinité topicale qu'elle protège, règne ou gouverne sur un lieu en particulier, tout en étant affiliée à un domaine plus large pour un allochtone. Comme la déesse Athéna, protectrice d'Athènes mais également représentante de plusieurs notions liées à la sagesse, la guerre... Ainsi que la définition du mot «topical» en rhétorique, qui signifie : sert à fournir de la matière à un discours. La Topie, donc, est issue d'une

observation (objectivité) qui spatiolocalise le parktote. Ainsi, l'appartenance à tel ou tel «tope» (déverbal de Topie) détermine l'appartenance du parktote à tel ou tel mode d'existence, tel ou tel univers.

Topie, Substantif

Du grec ancien **τοπικός**, *topikós* (« local »).

Tope, Nom Masc.

Une division topique, ou un «tope», est une zone pseudo-géographique, «aire» de matérialité ou encore division de l'univers selon le mode d'existence des parktotes qui en viennent. Pseudo-géographie car on ne peut s'y référer au présent : la topie fait référence à l'origine, la provenance du parktote. Elle est avant tout au *passé* (elle peut être encore valide ou non). Il y a actuellement 5 topes (liste non exhaustive) :

- L'**hylytope**

- Le **paratope**

- Le **paizotope**

- L'**horaotope**

- Le **xénotope**

Ainsi, un parktote tel qu'un animal sur une photo sera hylide (il tire son origine de l'hylytope, le monde tangible, matériel, des choses, des êtres vivants, des entités inorganiques, minérales, métalliques, biologiques, météorologiques...) bien qu'il soit actuellement présent dans un autre contexte, celui de la photo (donc il «n'habite» plus le monde des choses au moment de l'analyse). Les contextes dont il est questions, qui représentent le présent et l'actuel, sont ancrés dans les différents topes mais on ne peut les envisager comme des aires au sein des topes. Ces

contextes sont déterminés au sein de second axe de l'analyse, Y-Axis.

Y-Axis

La localisation est une première étape dans cette proposition d'outil d'analyse. Celle-ci se veut objective. Et en plaçant les choses d'un point de vue objectif, extérieur à son propre point de vue, le seul que l'observateur est réellement capable d'éprouver, on se place dans une position compromettante. Nier la subjectivité dans un rapport d'affect, par exemple. Objectiviser une relation symbiotique, réflexive, onirique ou poétique, assécher les problématiques de représentations, ne voir que l'aridité d'une situation donnée d'une manière trop rigoureuse.

Chaque point de vue est singulier. Ne peut-être partagé que par la médiation du langage, en supposant qu'il soit commun et que l'on puisse se faire comprendre de son interlocuteur, que l'on collabore sur le même. Cette oralisation, vocabularisation implique la création d'images, de contextes, de représentations que chacun tentera de faire pour s'accorder et donner des points de références pour son interlocuteur. Ce sont les contextes du Y-axis, les parktomes. Dès lors qu'un observateur échange sur un parktote, il doit le contextualiser, mentionner le récit, la narration, le contexte dynamique dans lequel sa subjectivité envisage le parktote. Il en parle au présent et en discute dans un temps donné : il énonce la Tomie du parktote. La tomie et ses parktomes sont à voir littéralement comme les tomes d'un livre, comme une découpe narrative et contextuelle des éléments dont il est question, comme une manière de

cerner et de considérer le parktote au sein du récit dans lequel il se déploie.

Le présent peut être envisagé comme un long récit qui se déroule au fur et à mesure de celui qui le vit, qu'il soit considéré dans un des triple sens temporel grec (kaire, chronos, aios) ou d'une manière cinématographique, accompagné de son instant inchoatif et de son instant postérieur. Comme dans tout récit, qu'il soit lu, visionné, ou énoncé, l'image dont il est question cède la place à l'image dont il est question à l'instant suivant, puis l'instant suivant, laissant se constituer l'intégralité du récit à travers la représentation mentale de celui qui écoute ce récit.

Ainsi, X-Axis pose un instant antérieur, une origine, un «état naturel des choses», le Y-Axis pose l'instant T de l'analyse, le point de vue de l'observateur qui est obligé de contextualiser et d'énoncer le récit dans lequel il envisage le parktote au moment de l'analyse. On a donc X-Axis, la topie, suivi de Y-Axis, la tomie. Pour revenir à l'exemple de l'animal sur la photo, celui-ci vient de l'hylitope est fait partie au moment T du contexte narratif de la photographie prise. C'est un récit linéaire, qui appartient au parktome Diome. On parle donc de Diozoa (habitant du diome) Hylide (en forme de chose, originaire de l'hylitope). Des parktomes existants sont énoncés, mais la liste est non-exhaustive et ils sont ici pour aider à se figurer quels types et genres de récit il est possible d'énoncer.

Tomie, Substantif

Du grec ancien τόμος, *tómos*, «tranche», Déverbal de τέμνω, *témno* (« couper »)

Les parktomes dont il est question au sein de la tomie sont un dérivé du mot Tomie et de Parktote, inspiré de Parktos qui signifie en grec

Lorsqu'on contextualise un parktote, on lui donne le nom du parktome au sein duquel il «habite» auquel on rajoute le suffixe -zoa :

-zoa, ζωή, zôé, Vie, existence / Temps de vie, déverbal de ζάω, záô, Vivre / Soutenir sa vie / (Figuré) Être dans toute sa force en parlant de choses.

Ce -zoa est aussi bien utilisé en biologie que dans plusieurs oeuvres de fiction pour nomenclaturiser certaines formes de vies alienes. On ne parle ainsi pas de vie au sens biologique du terme, mais du concept même de la vie, de l'énergie possiblement insuflée au parktote. Zoa découle de zo, en grec qui signifie vivre et qui lui même a donné «zoo» auquel nous sommes habitués, cette fois qui réfère au règne biologique, plus spécifiquement au règne animal et à «bio», «zios», qui lui fait référence au règne végétal.

Ainsi, -zoa se place à mon sens de manière antérieure à zoo (ζώω) et bio (βίωω, βιόω), et désigne tout autant le règne biologique animal que végétal. Il s'applique à toute entité qu'un observateur va «charger émotionnellement», auquel il va s'attacher, insuffler un semblant de vie, d'énergie, par la force de son affect. Dans les étymologies proches et intéressantes, on trouve Zodiacal, ὁ ζωδιακός κύκλος, le zodiaque, et ζω, forme contractée de ζάω. En dérivent βίωω (bios), ou encore ζῷον (zōion), qui signifie animal, petit animal, et ζωή qui se prononce «zoa» dans un des dialectes de grec ancien le doric (ζῶα, zōa), et qui parle de vie en tant que propriété. C'est ainsi que se définit un parktote et c'est en cela que le parktote est une possibilité : il

m'est impossible de me figurer tout ce qu'il est possible pour l'ensemble des esprits humains et non-humains d'envisager, de considérer, ou d'imaginer. Le nombre des parktotes ne peut que s'accroître, car le parktote peut être aussi bien une chose qu'une idée, et n'existe qu'à partir du moment où on le considère.

Une pierre au sein d'une forêt qu'aucun esprit n'aura la chance de considérer ne pourra jamais être émotionnellement chargée et rendue «zophane» par une puissance affective ou sensible, qu'elle soit projetée par un humain ou non-humain. Une idée par contre sera forcément zophane, étant donné qu'elle est imaginée par quelque chose. Une représentation mentale d'un animal dans un esprit humain, par exemple, est une nomozoa hylide : iels fait partie du horaotope, et plus particulièrement du monde des idées, du contexte donc du nomome (qui s'adosse au phénomène), de ce qui n'est pas phénoménal et dont on ne peut faire l'expérience (sensible et corporelle) ; et hylide car il tire son origine de l'hylitope : si l'esprit imaginateur n'avait jamais vu cet animal, il ne pourrait l'imaginer de la sorte.

Que se passe-t-il si l'imateur n'a effectivement pas vu cet animal, qu'il en a seulement entendu parler? On se réfère à cet animal imaginé comme un nomozoa païdioide : sa référence, son origine n'est donc pas issue de l'hylitope mais du paizotope, le tope du récit, du jeu, de la diégèse, de la narration. L'animal imaginé selon une consigne ou une description ne tire pas sa référence dans l'hylitope, car il est amené à exister à travers l'observation faite par celui qui en reçoit la description. Celui qui fait la description, par contre, va évoquer un biozoa (un animal faisant partie du Biome) hylide tel

qu'il l'a vu lui même gambader dans la forêt.

Ces deux axes combinés, la topie et la tomie - possiblement contractés en topotomie - permettent déjà de nuancer, de différencier et d'amener des points communs entre des parktotes qui peuvent paraître radicalement opposés. Si l'on suit cette logique, la représentation mentale d'un triangle selon la consigne d'un exercice mathématique, disant un triangle équilatéral de 3cm de coté, est un nomozoa nomotide, dont la topie ainsi que la tomie font partie du même ensemble : il n'a jamais eu de matérialité et n'existe qu'en tant qu'idée, représentation mentale, consigne et savoir mathématique nécessaire pour déployer cette représentation. Ceci peut également être discuté : si le triangle est énoncé par une consigne, donc une description, n'est-il pas analogue d'une certaine manière à la description que je fais d'un «animal à la peau grise et plissée, doté d'une énorme corne au dessus du nez»?

La description de l'animal est ici une narration. Elle appelle donc un diozoa. Tandis que la consigne mathématique est une narration mathématique, on peut s'imaginer que cette valeur prévaut sur l'idée même de la narration et que l'aspect «créatif» ou du moins «représentatif» de la description de l'animal prévaut sur l'intérêt scientifique de cette description. Diozoa contre nomozoa. Ainsi se crée un terrain de discussion qui permet de décortiquer les choses d'une manière positive et poétique : on commence à comparer, sous-peser des choses dont on aurait pas forcément eu l'idée de rapprocher «en temps normal». La subjectivité invoquée pour placer les parktotes dans leur contextes ne doit pas être confondue avec une réalité : elle doit

se revendiquer comme telle et reconnaître la valeur personnelle de ce point de vue, sans jamais chercher à s'imposer comme un fait établi, avéré, et universel. Si la topie est une observation, la tomie est une proposition et il est nécessaire de l'énoncer dans ce sens. Les deux sont bien entendu à débattre et discuter, il est possible de remettre en question la topie et il faut pour cela retracer le cheminement que l'on fait afin de la déterminer. Le cas du nomozoa hylide ou horaide est un bon exemple : dans le cas où le triangle n'est pas imaginé, mais dessiné, est-ce un horaide ou un hylide? Considère-t-on en priorité la matérialité du support (papier sur lequel il est dessiné, ou bien le concept, la représentation du triangle en tant que concept? il est possible de ne pas répondre et au loisir, de placer une conjonction de coordination appropriée selon le point de vue de l'analyste entre les différentes propositions topiques. Horaide et hylide, horaide ou hylide, hylid-horaide... Les règles sont à déformer autant qu'à expérimenter.

On trouve comme parktomes prédéfinis :

Le **biome, le géome et l'ergome**, affiliés à l'hylitope

Les **plectomes et aniplectomes**, affiliés au paratope

Le **diome et le païdiome**, affiliés au païzotope

Le **nomome et le phénome**, affiliés à l'horaotope

Le **tangible et l'inaccessible**, affiliés au xénotope.

Ceux-ci sont donc ancrés au sein des différents topes, ils s'y établissent.